

L'ECHO DES TRANCHEES

2^e ANNÉE

N° 26 JOURNAL DU 17^e TERRITORIAL 10 NOVRE 1915

150 Exemplaires gratuits pour les hommes: 3 N°s par Mois

Adresser Lettres et Mandats à G. Mandereau graveur géant 17^e Ter. S.P. 163

M. Gabriel Hanotaux, Grand historien, qui est lui-même entré dans l'histoire, puisqu'il fut, pendant trois ans, ministre des affaires étrangères, et que sa politique acquit à la France la belle colonie de Madagascar, a bien voulu courber sa plume éloquente jusqu'à nos modestes colonnes, pour expliquer à nos poilus, avec quelle simplicité profonde et claire, les causes et l'importance de la nouvelle guerre des Balkans.

Le Poilu et les Balkans

J'ai un poilu qui m'a adopté: ayant été blessé dès le début de la guerre, il a été soigné dans ma famille; on s'est attaché à lui; il s'est attaché à nous.

On le soigne, on le dorlote, on le guérit (s'il le cœur sous en dit) et quand il est retapé, il regagne la tranchée jusqu'à la prochaine blessure qui nous le renvoie infailliblement. Je ne le connaissais pas avant la guerre: c'est un ami maintenant.

Quand il sort de l'hôpital il vient passer chez nous ses huit jours: il écrit aux enfants et les enfants lui répondent de belles lettres avec des drapeaux tricolores dans les coins. Quand il y a des Messieurs et des madames au salon et qu'il faut leur remonter le moral, on fait venir le poilu, il fume des cigarettes et on parle de la guerre.

Il en parle bien modestement et gravement. De son métier, il était ouvrier en métaux; il sait beaucoup de choses des armes, de leur portée, de leur fabrication. Il eut pu profiter de la loi Dalbiez. Mais il préfère la tranchée. Il assure qu'au fond, l'homme est fait pour jouer une manille à cinq pieds sous terre, tandis que les manzites conflent dans le ciel.

Il me dit l'autre jour, avant de regagner le front, après avoir été soigné pour la troisième blessure : « Qu'est-ce que je vais dire aux camarades ? On comprend très bien que nous nous battons pour défendre notre pays. Mais qu'est-ce que c'est que cette guerre des Balkans ? Pourquoi envoie-t-on tant de monde là-bas ? Ne risque-t-on pas de dégarnir nos propres lignes ? Nous ne voyons pas très haut ni très loin, du fond de nos trous ; je voudrais bien comprendre pourquoi la France s'empuie une guerre nouvelle au loin, quand elle en a une déjà si difficile sur son propre territoire. » Je réfléchis avant de lui répondre.

« Mon vieux, lui dis-je, quand les grands chefs ont, dans leur jugotte, décidé qu'il y a lieu de prendre l'offensive, ils ne vous font pas sortir tout droit sur le front ennemi ; ils étudient, se renseignent sur la position, tâchent de connaître le fort et le faible de l'adversaire. Vous vous battez avec confiance parce que vous savez que le père Joffre a mûrement combiné son affaire et que prenant par votre plus fort le point le plus faible de l'ennemi, vous ne pouvez pas être battus, vous ne pouvez pas ne pas être victorieux. Quand l'attaque se déclanche vous avez la certitude de la victoire. »

« Eh bien ! il en est de même sur l'immense théâtre de la guerre. Ayant à faire à un ennemi puissamment organisé, nous ne le battons que si nous connaissons bien son fort et son faible. »

« Or le faible de l'Allemagne, dans la guerre actuelle, vient, le croirait-on ? de sa force. Elle voit grand, veut faire grand, n'agit que par le colossal. C'est probablement là une marque spéciale de l'esprit de Guillaume qui est un mégalomane avéré, un cabotin malade. Tout révèle en lui et dans les siens cette folie "du colossal", qui leur a valu jusqu'ici leurs plus belles tapes. »

« Par exemple, dès le début de la campagne, ils ont voulu prendre à la fois Liège, Bruxelles, Lille, Calais, Reims, Chalons, Troyes, nos colonies, les colonies anglaises, la terre, la mer, le monde, tout cela en six semaines. Ils se sont rués dans un immense mouvement tournant, qui embrassait la Belgique et tout le nord de la France. Quand ils sont arrivés au but, ils n'en pouvaient plus ; leurs chevaux et leurs hommes étaient sur les boulets. Le père Joffre les attendait avec son armée bien ramassée au bon endroit ; après les avoir tâtés une première fois sans succès, il recula jusqu'au moment où il fut sûr de son affaire. Il avait dès lors compris leur tempérament, leur fougue violente et carnassière, leur façon de donner de toutes leurs forces un coup de poing dans le vide, il fonça juste à temps et leur fit le coup du père François qu'ils envoyèrent bouler des bords de la Marne jusqu'aux falaises de l'Aisne. »

« Il en fut de même dans la bataille des Flandres. Toujours le fameux mouvement tournant, toujours la même offensive "colossale" et toujours le même échec par quelques solides uppercut assénés au bon moment. »

« Alors, ils en ont eu assez et ils se sont retournés contre la Russie. Cette fois encore, ils jouent le tout pour le tout. Le coup sera tellement formidable que la victoire est certaine. On prendra Péetrograd, Moscou, Odessa ; en tous cas on anéantira l'armée russe. Le mouvement tournant d'encerclement, les deux pinces de la "tenaille" offensive à coups de bataillons, c'est le colossal du colossal... Eh bien ! même effort et même résultat : succès d'abord, arrêt et recul ensuite. Le grand plan a avorté. Voici l'hiver, la Russie étend devant l'offensive allemande ses champs, ses marais, ses landes recouvertes de neige. Après avoir renoncé à Paris et à Calais, il faut renoncer à Péetrograd et à Moscou, peut-être à Ovinsk et à Riga. Il faut chercher autre chose. »

« D'autres plus raisonnables disaient : « Nous avons consommé des millions d'hommes ; peu à peu nos forces s'épuisent ; les cadres se vident ; les ressources manquent, le courage lui-

même a besoin de repos. Ramassons nos forces, tenons nous dans l'attente ; forçons l'ennemi à sortir de son trou ; et, nous verrons. »

« Mais eux, conformément à leur tempérament que nous connaissons bien maintenant, disent : « Allons plus loin encore ; élargissons nous indéfiniment. Puisque le colossal a échoué, faisons plus colossal. Nous avons manqué Paris, Calais, Péetrograd, Moscou ; marchons sur Constantinople et sur le Caire. Nous sommes battus en Champagne, allons vaincre aux Indes ! »

Dés voilà partis et aidés par la trahison bulgare, ils tombent sur nos alliés les Serbes, comptant n'en faire qu'une bouchée. Ils espéraient que là, du moins, ils obtiendraient un succès qui déciderait du sort de la guerre.

« Puisqu'ils ont commis une telle erreur, il faut à tout prix que nous les battions dans cette partie suprême qu'ils viennent d'engager. Aché-rons les là-bas, et à moins qu'ils ne se décident à étendre la guerre jusqu'à la lune, ils auront dit leur dernier mot. »

« La victoire du Vardar peut devenir une sorte de bataille de l'Ourcq. Là encore ils sont pris de flanc. Là encore ils ne sont pas maîtres des lignes extérieures. Là encore leurs ambitions sont plus grandes que leur puissance. Ils périront d'avoir voulu trop embrasser à la fois. »

« Donc tenons ferme ici ; réitérons les coups, profitons de la faute qui dégarnit les tranchées : que les Russes en fassent autant de leur côté, grâce aux munitions qui leur arrivent ! Que les Italiens continuent malgré l'hiver, leur belle campagne du Trentin ! Retenons les Turcs à Gallipoli et, en attaquant de trois côtés à la fois la Bulgarie ; sauvons la Serbie. Que notre puissante artillerie fasse sentir aux bandes bulgares ce que c'est que la guerre moderne ! Servons leur L'OURAGAN DE FER ! Mettons le marché à la main à la Roumanie et à la Grèce... et alors il se trouvera que l'invention géniale de Guillaume II, le "colossal" mouvement tournant par le Danube et les Balkans échouera comme le mouvement tournant par la Belgique, comme le mouvement tournant par l'Yser, comme le mouvement tournant par Riga, comme les grandes conceptions du grand monarque qui prétend être un Napoléon et qui n'est qu'un Pictrocole. Il faut prendre l'ennemi par son point faible et le point faible de celui-ci c'est la mégalomanie, la folie des grandeurs. Il en mourra. »

Mon poilu avait laissé éteindre sa cigarette. Il reprit sa musette qu'il avait mise sur le piano et il me dit : « Je comprends ; je comprends qu'il faut leur taper sur la tête à coups de grenades jusqu'à ce qu'on y ait fait entrer que leur empereur est un... »

Gabriel HANOTAUX

(de l'Académie française)

PROPOS DE CHASSE

Là-haut près de notre tranchée,
Se sais un coin des plus charmants.
Le tapis est d'herbe fauchée.
C'est un salon pour élégants.
A l'entre l'écrêteau lui-même
Nous a renseigné par ces mots :
"Chass' réservée à la Quinzième
Attention ! Ya des piègs à gots"
Dès le matin, à la rosée,
On y voit des borses velus.
C'est l'offensiv' la plus osée
Qu'y prennent nombre de poilus.
Nos guerriers nus, l'humour railleuse
Vient la victoire à tout prix.

Des angl's crepit ! la mitrailleuse,
Voici l'assaut ! Le "binge" est pris !
Et les lazzi fusent sans cesse :
— Bien as-t-y cor beaucoup, mon vieux !
Dit un gas qui, sans nulle presse,
Sa chass' fini' quitte les lieux.
L'interpellé, un "zouave", un type,
(C'est à coup sûr un pantruchard)
Vidant la cendre de sa pipe,
Réplique au gas : Mon vieux, sans chard,
J'en ai plus qu'un, un seul, pau' bête
Qui, resté seul, en souffre tant
Que les vôtres, c'est c'qui m'embête,
Qui font visite à chaque instant

Le Spignoux

(17^e Territorial)

CONSEILS PRATIQUES

L'ingéniosité de nos soldats en campagne est devenue proverbiale. Mais il est des recettes que certains ignorent peut-être encore. Nous nous faisons un plaisir de les leur communiquer.

TACHES. — Pour enlever les taches, se munir d'une paire de ciseaux. Découper soigneusement l'étoffe autour de la partie tachée. Grâce à cette méthode, on peut être assuré que la tache ne reparaitra jamais.

BOUTONS. — On perd souvent ses boutons, en campagne. Pour remédier à cet inconvénient, recueillir un couple de puces adultes, et leur donner asile. On sera certain d'avoir bientôt sur soi une provision de boutons qui se renouveltera perpétuellement.

CHEVAUX A L'ATTACHE. — Plusieurs soldats emploient pour esquiver la défense d'attacher les chevaux aux arbres, un moyen très simple mais qui

s'agissait de découvrir. Quand ils ont à proximité du can tonnement, un arbre qui conviendrait pour attacher un cheval, ils scièrent l'arbre à environ 1 mètre 50 du sol. L'arbre devient ainsi un poteau. On y attache ce qu'on veut et le règlement est respecté.

IVRESSE. — Quand on est pris de boisson, on éprouve souvent l'inconvénient de voir double. Le remède est simple. Il suffit de fermer un œil.

PRÉCAUTION. — Si dans une gare, un officier vous demande quel train il peut prendre pour regagner son corps, éviter, si ce train est le train du Ravitaillement quotidien, de répondre en employant l'abréviation usuelle :

— Mon lieutenant, vous avez l'R. Q.....

SARDINES. Nous conseillons aux poilus de 1^{re} classe d'employer celles de la Maison de Mieux en Mieux beaux frères et Cie

A GRETCHEN

O Gretchen, tu disais d'une lèvres gourmande :
— « Nous irons à Paris bafner les meilleurs mets. »
Mais Joffre goguenard t'a répondu « Jamais ! »

CRONIQUE

Ne confondez pas Joffre et l'Allemande.

Dans notre prochain numéro, nous publierons la suite de nos ETAPES, et un conte inédit de notre illustre confrère Pierre MILLE.